

Espaces in/habitable

Faire et défaire le sans-abrisme au féminin

Workshop

Bruxelles, 18-21 février 2020

Argumentaire

Comment les femmes sans-abri habitent la ville ? Quel rapport à l'espace construisent-elles ? Comment leurs pratiques de l'espace questionnent l'habitabilité de la ville et le projet qui la soutient ? La relation entre habiter et sans-abrisme au féminin sera abordée à partir de ces questions et développée suivant quatre pistes.

Habiter comme rapport pragmatique et affectif à l'espace

La conceptualisation de l'habiter que nous proposons s'inspire d'une approche pragmatiste où l'habiter exprime le rapport à l'espace, le « faire avec l'espace » propre à chaque personne (Lussault, 2007 ; Lussault et Stock, 2010). Ce choix permet de considérer l'habiter dans une perspective qui inclut la proximité et l'enracinement, mais aussi les mobilités et les déplacements ; et puis l'habitude, l'ordinaire, le quotidien, mais aussi tout ce qui est « hors » du quotidien, inhabituel, ou qui relève de situations de crises (sociales, politiques, environnementales, personnelles). Cela implique d'étudier l'habiter en focalisant l'attention sur les pratiques que les personnes, les femmes en l'occurrence, déploient au quotidien et par lesquelles elles construisent leur « chez soi » : comment agissent-elles dans et sur l'espace ? Comment les qualifient-elles et se l'approprient ? Où, quand et comment se sentent-elles à *leur* place ?

Ces questionnements peuvent être explorés plus en profondeur si l'on prend en considération la relation entre les pratiques et les dimensions affectives et sensibles du rapport à l'espace (Bochet et Racine, 2002), ce qui permet de saisir les ancrages, les ruptures, les attachements, les rejets, les éloignements ... Il s'agit alors de comprendre comment ces dimensions (pratiques, affects, émotions) s'articulent par rapport à l'habitabilité d'un espace, c'est-à-dire le processus par lequel un espace, à un moment donné, devient signifiant, affectivement approprié et transformé en espace habité. Aussi, cela signifie de s'interroger sur comment ces dimensions (affectives, sensibles et émotionnelles) peuvent être prises en compte par le projet urbain et architectural afin de rendre un espace plus/mieux habitable.

Habiter sans-abri au féminin

Le constat que fait la littérature sur le sujet est celui d'une invisibilité (ou d'une mineure visibilité) des femmes sans-abri dans les débats politiques et académiques (Lelubre, 2012 ; Maurin, 2017 ; Pleace, 2016 ; Reeve, 2018). En effet, dans les représentations les plus diffusées – média, presse, imaginaires collectifs –, le sans-abris correspond à catégorie unique et masculine, à laquelle est souvent associée l'image du clochard, désaffilié, psychotique, qui n'habite pas et qui ne veut pas habiter. Peu d'attention est prêtée à la dimension féminine, et tant les services que les modes d'assistance sont pensés pour un public essentiellement masculin.

Certaines études se sont toutefois penchées sur l'interdépendance entre le sans-abrisme et le genre, et ont mis en évidence que les conditions des femmes sans-abri mettent en tension plusieurs vulnérabilités qui peuvent se cumuler ou confronter dans les expériences vécues : le fait d'être sans-abri et le fait d'être femmes. La vie à la rue est fortement genrée : les femmes sont moins en sécurité et plus exposées aux violences (viols, agressions). Cette majeure vulnérabilité affecte la pratique de l'espace urbain, où les femmes cherchent à se rendre invisibles. Elles évitent, autant que possible, de dormir dans la rue, et trouvent refuge dans des abris de fortune ou dans d'autres formes d'habitat précaire (squats, caves, caravanes, etc.) (Jones, 1999), des formes d'habiter qui ne constituent pour autant une garantie de sécurité ni de stabilité. En même temps, les réponses publiques qui s'adressent aux femmes prennent une détermination spatiale assez forte et se matérialisent dans la configuration d'espaces qui leur sont réservés, dont les effets restent à explorer. Or, si la création d'espaces dédiés permet aux femmes de trouver un « abri », elle contribue en même temps à leur invisibilisation et, par conséquent, à la reproduction des représentations qui limitent le sans-abrisme aux hommes vivant à la rue, et « excluent » les femmes (des « radars sociaux par exemple) en les rendant (encore) plus vulnérables. Ainsi, porter l'attention aux femmes vise d'une part, à rendre compte d'une réalité qui reste « cachée » (la *hidden or concealed homelessness* dont parle Pleace, 2016) ; et d'autre part, à questionner des catégories qui, dans leur inefficacité à guider la formulation de propositions acceptables (par les femmes elles-mêmes) ne font que reproduire, voire aggraver les dynamiques de marginalisation existantes.

Femmes sans-abri : espace personnel, espace habité entre intimité et partage

Jusqu'où et comment s'étend l'espace qu'habite une femme sans-abri ? On aurait tendance à le faire coïncider avec les limites de son espace corporel : faute d'un espace privatif et intime, le « chez soi » revient au corps. Cet espace habité est ainsi déplacé en même temps que le corps, ou pour mieux le dire transporté avec le corps (Sommer, 1969) - et c'est notamment avec le corps que les limites de l'espace habité sont marquées. En même temps, les équipements d'une maison sont les signes de marquage de la présence de son habitant.e et de sa représentation de soi. Si « les choses sont des marques avant d'être des biens » (Goetz, 2011, p. 46), et les rapports aux choses indique la manière d'habiter, que se passe-t-il quand la maison est l'espace public ? Ou quand on habite dans un squat ? Ou dans une autre forme d'habitat temporaire et/ou précaire et/ou collective ?

Il sera ici question d'explorer et d'interroger les limites de *l'espace personnel*, cette zone émotionnellement signifiante autour du corps que les femmes sentent comme « leur espace » (Sommer, 1959) : la forme que ces limites prennent quand elles rencontrent l'espace, la manière dont elles se transforment selon les espaces habités, selon la dimension individuelle ou partagée de l'habiter, et la façon dont ces limites et les objets qui les matérialisent contribuent à marquer/à agencer les dimensions individuelles et collectives. D'un certain point de vue, toute personne « ménage » ou « aménage » son propre espace habité, ne serait-ce qu'avec un geste, une posture corporelle. Dormir avec la tête posée dans le creux du bras est un « acte d'architecture » (Goetz, 2018), puisque ce geste crée une distinction entre un dedans et un dehors. Il devient alors important de se demander qu'est-ce qui fait que ce geste devient une construction matérielle, plus ou moins sophistiquées (des bouts de cartons assemblés, une valise ouverte, un tabouret récupéré), et comment les relations avec l'autre en sont médiatisées.

Espaces in/habitable : quels enjeux pour le « social design » ?

Comment construire un espace de co-création entre des disciplines différentes - architecture, urbanisme sociologie, anthropologie - et entre celles-ci et les acteurs de terrain (collectifs, associations, femmes sans-abri) ? En cela réside à la fois l'objectif et le défi qu'on se donne avec ce workshop.

Dans ce but, l'approche proposée s'inspire du « social design » (Sommer, 1983), lequel vise à construire des ponts entre ceux/celles qui conçoivent l'espace (architectes, designers) et ceux/celles qui utilisent les espaces, et a ceci de particulier, qu'il se focalise sur la dimension « micro » de l'habiter et il se fonde sur une approche attentive à la dimension humaine et politique du projet.

Le travail de co-création que nous proposons pour ce workshop s'inscrit dans une perspective de ce type, où l'*agency spatiale* devient centrale (Awan *et al.*, 2012) : il s'agit en effet de considérer les objets produits par les architectes non pas en tant que déterminants de la société, ni comme entièrement déterminés par la société, mais plutôt comme fabriqués *dans* et *avec* la société et les personnes qui l'habitent.

Comité scientifique

Elisabetta Rosa, architecte, UCLouvain-LOCI-CREAT
Chloé Salembier, anthropologue, UCLouvain-LOCI-Uses&Spaces
Gérald Ledent, architecte, UCLouvain-LOCI-Uses&Spaces
Martin Wagener, sociologue, UCLouvain-ESPO-CIRTES

Références

- Awan N., Schneider T., Till J., 2011, *Spatial Agency. Other Ways Of Doing Architecture*, New York: Routledge.
- Bochet B., Racine J.-B., 2002, Connaître et penser la ville : des formes aux affects et aux émotions, explorer ce qui nous reste à trouver. Manifeste pour une géographie sensible autant que rigoureuse, *Géocarrefour*, 77 (2), 117-132.
- Goetz B., 2011, *Théorie des maisons. L'habitation, la surprise*, Éd. Verdier.
- Goetz B., 2018, *La dislocation. Architecture et philosophie*, Éd. Verdier [2002, Éd. De la Passion].
- Jones A., 1999, *Out of sight, out of mind. The experience of homeless women*, London, Crisis.
- Lelubre M., 2012, La féminisation du sans-abrisme bruxellois : une évolution à mieux définir, *Brussels Studies*, 62 [En ligne], DOI : 10.4000/brussels.1110.
- Lussault M., 2007, *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*, Paris, Seuil.
- Lussault M., Stock M., 2010, "Doing with space": towards a pragmatics of space, *Social Geography*, 5, 11-19.
- Maurin M., 2017, Femmes sans abri: vivre la ville la nuit. Représentations et pratiques, *Les annales de la recherche urbaine*, 112, 138-149.
- Pleace N., 2016, Exclusion by Definition: The Under-representation of Women in European Homelessness Statistics, In: Mayock, P., and Bretherton J. (eds.), *Women's Homelessness in Europe*, London, Palgrave Macmillan.
- Reeve K., 2018, Women and homelessness: putting gender back on the agenda, *People, Place and Policy*, 11(3), 165-174.
- Sommer R., 1969, *Personal space: The behavioural basis of design*, Englewood Cliffs, N.J., Prentice-Hall.
- Sommer R., 1983, *Social design: creating buildings with people in mind*, Englewood Cliffs, N.J., Prentice-Hall.